

Stefan Zweig

Traduit & adapté par Caroline Rainette

Légende d'une vie

Préface de Pierre Deshusses



Couverture : *Légende d'une vie* - Caroline Rainette & Lennie Coindeaux
© Compagnie Thylen / Compagnie Étincelle, tous droits réservés

© ÉTINCELLE, 2016
29 rue de l'Église - 75015 Paris
etincellecompagnie@gmail.com
06 60 81 72 79
www.etincellecompagnie.fr

ISBN : 978-2-9552190-3-4

Aux Éditions Étincelle

Caroline Rainette, *Les Galets de la mer - Louise Ackermann
femme révoltée !* (version seule en scène)

Lennie Coindeaux, *L'Innommé*

Caroline Rainette, *Les Galets de la mer* (version 3 comédiennes)

*Il n'y a pas au monde de problème plus angoissant que celui de la production
artistique et de son action sur les hommes*

Thomas Mann

Préface

À force d'encenser Zweig pour sa virtuosité dans la nouvelle et son talent pour la forme brève, on avait fini par oublier qu'il était aussi un auteur de théâtre. Cela va pourtant de soi quand on est né à Vienne (en 1881) où le Burgtheater est un temple qui attire tous les écrivains de la capitale de la Double Monarchie, de Hofmannsthal à Kraus en passant par Schnitzler, pour ne citer que ses contemporains. De 1905 à 1919, Zweig a consacré pratiquement tout son temps au théâtre, prenant part au grand débat entre classiques et romantiques, entre un théâtre de divertissement et un théâtre vu comme une institution morale. Dans ce débat, il ne fait aucun doute pour lui que le théâtre a une mission d'éducation où les faits historiques servent souvent de base, comme il le souligne pour le théâtre de Schiller et de Grillparzer, mais aussi de Verhaeren, dont il est l'un des plus fervents admirateurs. Dans ce contexte, la pièce *Légende d'une vie* (*Legende eines Lebens* - 1919) est d'autant plus intéressante qu'elle prend justement ses distances par rapport au drame historique considéré comme une référence, sans pourtant rien renier de la hauteur de ses prétentions éthiques. On est ainsi plus proche de la modernité de Schnitzler et de Freud, dans la mesure où la dimension morale avouée s'appuie sur une analyse psychologique d'une grande finesse.

Dans son avertissement au lecteur, Zweig prend soin de dire qu'il ne faut pas voir là une pièce à clef et qu'il faut se garder de toute référence à Wagner, Nietzsche, Dostoïevski ou Hebbel. Merci pour l'avertissement. Les écrivains ont ceci de commun avec les policiers qu'ils attirent l'attention sur ce qui passerait inaperçu, s'ils ne claironnaient pas : « Circulez, il n'y a rien à voir. » Mais

ils se distinguent avec bonheur des guignoletts dans la mesure où leur injonction n'est pas un ordre pâteux et obtus, mais un clin d'œil entendu qui signifie aussi : « Passez outre ce que je viens de vous dire et venez vite voir ce que je prétends vous cacher. D'autant plus que je prends soin de vous donner des noms. » En effet, qui aurait pensé à Wagner, Nietzsche ou Hebbel en lisant cette pièce ? Pour comprendre l'avertissement de Zweig, il faut se replonger dans l'histoire et savoir que des veuves impétueuses, comme Cosima Wagner, ont cherché à préserver l'image de leur héros de mari en falsifiant, si besoin était, la vérité pour ne garder que ce qui leur semblait digne de la postérité. Dans la pièce de Zweig, Léonore Franck est une grande bourgeoise boutonnée jusqu'en haut du cou, qui a organisé une soirée en l'honneur de son défunt mari, poète et dramaturge adulé par le tout Vienne. Et elle est pour le moins agacée par la réaction de son fils Friedrich, âgé de vingt-quatre ans, dont certains poèmes vont être lus pour la première fois à cette occasion par un acteur à la mode, car, au lieu de s'en réjouir, le jeune homme ne cesse de jouer les vierges effarouchées et de dire qu'il ne sera lu que parce qu'il est « le fils de son père » et non pour son mérite personnel.

Caroline Rainette, auteur de la traduction et de l'adaptation, a eu l'intelligence de prendre l'avertissement de Zweig au pied de la lettre et de concentrer son attention non sur le rôle des veuves tyranniques, soucieuses de préserver l'image de leur défunt mari (qui ne rime heureusement que de façon bancale avec « génie »), mais sur ce fils désespéré, torturé, qui souffre de l'ombre de son père. Zweig ne cache pas qu'il s'est inspiré de la pièce de Georges Duhamel *À l'ombre des statues*, créée en 1912 à l'Odéon. Il dit d'ailleurs qu'il aurait bien voulu intituler sa pièce *La grande ombre* (*Der große Schatten*), mais que la proximité du titre de la pièce de Duhamel – qui resta durant toute sa vie un ami admiratif : « Il savait tout, il était terriblement intelligent » – rendait la chose impossible. Il était pourtant dans le vrai. Si la pièce de Duhamel se cantonne dans la satire presque caricaturale de la veuve abusive dont le fils rentre vite dans le rang, Zweig décide d'aller plus loin et de faire de la difficulté de la filiation le nerf de sa pièce. Friedrich est littéralement écrasé par l'aura de son père, présenté non seulement comme un poète de génie mais aussi comme un homme d'exception, généreux, juste et intègre. Cette

statue de commandeur ne laisse aucune faille qui puisse permettre de la prendre ou seulement de l'accrocher. Friedrich ne cesse de glisser sur ce marbre lisse et parfait – jusqu'au moment où il apprend que son père n'était pas aussi idéal qu'il le croyait. Il a eu une liaison avec une autre femme qu'il a aimée et abandonnée pour se consacrer à son art, préférant épouser une femme riche qui le délivrait ainsi de tout souci matériel. Le tableau du poète éthéré, loin de toutes les basses contingences matérielles, est tout d'un coup écorné. Zweig fait apparaître sur scène cette femme qui fut l'amante de son père. Elle s'appelle Maria. Elle ne cache pas sa souffrance, mais elle ne condamne pas le père de Friedrich et se permet même de remettre le fils à sa place. Cette figure généreuse est ce que l'on appelle dans le théâtre de Schiller « une belle âme ». C'est elle qui fait le lien entre les exigences de la création et les exigences du quotidien. En mai 1918, alors qu'il est en train de travailler à sa pièce, Zweig écrit (en français) à Romain Rolland : c'est « un drame moral et contemporain, combat héroïque du fils contre la figure légendaire et faussée de son père qui l'opprime moralement par sa grandeur idéalisée et qu'il ne commence à aimer qu'après avoir arraché le masque héroïque modelé par la famille et reconnu l'homme coupable et humain en lui ». On peut voir dans cette conception de la vie un plaidoyer pro domo. Zweig a lui aussi abandonné une femme modeste qui l'aimait et qu'il avait connue à Paris, Marcelle, pour épouser une bourgeoise aisée qui acceptait – plus ou moins bien – ses incartades considérées comme nécessaires à sa création. On peut y voir surtout le poids du nom qui désigne et stigmatise, honore et entrave, le poids des mots qui, au théâtre comme dans la vie, enferme ou libère. Dans un cas comme dans l'autre, ce n'est pas le savoir qui fait la différence, mais la croyance. Et dans la croyance, ce qui fait la différence entre ce qui est misérable et ce qui est admirable, c'est la grandeur d'âme. Terme si cher à Freud et si mal aimé des Français.

Que le désarroi des sentiments entre en scène !

Pierre Deshusses

*Maître de conférences au Département d'études
allemandes à l'Université de Strasbourg*

Note de traduction & d'adaptation

Stefan Zweig est l'un des auteurs les plus connus du 20^{ème} siècle, principalement pour ses nouvelles et biographies, moins pour ses pièces de théâtre. Pourtant il en écrivit huit, dont *Légende d'une Vie* (*Legende eines Lebens*) parue en 1919.

Si le texte original est construit en quatre actes et six personnages, il m'est apparu à la lecture que certaines longueurs pouvaient entraver la puissance dramatique du texte. Or il était particulièrement intéressant, en tant que metteure en scène et comédienne, de travailler sur ce texte empreint de psychologie, traitant avec force et beauté de sujets intemporels et fondamentaux, notamment les liens familiaux et la construction de l'identité propre de l'individu. Aussi ai-je réfléchi à une version resserrée de l'intrigue, aboutissant à une adaptation en deux parties (crise identitaire / révélation) avec deux personnages : Friedrich, identique au personnage créé par Zweig, et Clarissa, fusion des personnages de Burnstein (employé des Franck) et de la sœur de Friedrich. Désormais focalisé sur ces deux protagonistes, eux-mêmes victimes de l'histoire, le texte prend une intensité dramatique puissante, suivant une trame qui se déroule comme une intrigue policière grâce aux procédés de la confidence et de la confession. Deux actes, deux tableaux, mettant magistralement en lumière le changement d'état des deux personnages, leur libération de l'emprise de la société et d'eux-mêmes. Cette mise en lumière de l'aspect psychologique s'est cependant faite avec le désir de rester fidèle à l'écriture de Zweig, fidèle à ses choix dans l'utilisation et la mise en forme des mots. Ainsi la traduction a-t-elle été faite en conservant son style, notamment les très nombreuses répétitions traduisant la fébrilité des personnages.

Ainsi *Légende d'une Vie* nous transporte dans cette haute société du

début du 20^{ème} siècle – Zweig mentionnant lui-même d’ailleurs dans sa préface que quelques éléments biographiques des vies de Hebbel, Wagner ou encore Dostoïevski lui avaient servi de modèle – et met en scène, à travers un texte fluide et des personnages à la psychologie complexe, de nombreux thèmes chers à l’auteur : la sacralisation à l’excès de l’artiste, la création et sa liberté, la construction de l’identité d’un individu, la famille et ses secrets, le pouvoir, l’abnégation de la femme ou encore l’avortement.

Nous avons donc ici un texte d’une rare richesse et densité, caractéristique du travail de Zweig, ce « chasseur d’âmes » selon la formule de Romain Rolland, qui n’aura de cesse de tenter de découvrir les secrets enfouis, les grandes passions, de révéler ce qui est caché, de mettre au jour les raisons profondes qui conduisent les individus à tel ou tel comportement. Et c’est tout l’intérêt de la pièce et de son adaptation. En effet, ce qui intéresse Zweig, et on le voit parfaitement ici, c’est avant tout le mystère de l’être humain et plus particulièrement ses contradictions : jeu entre d’un côté les pulsions, les forces qui le dirigent mais qu’il ne connaît pas, et de l’autre sa réflexion, son action. En effet dans *Légende d’une Vie* comme dans l’ensemble de l’œuvre de Zweig, une infinité de secrets pèsent sur le héros. Ces secrets seront révélés tout au long de l’intrigue, éclaircissant les comportements des différents protagonistes et leurs contradictions. Comme Zweig l’écrit dans *Vingt-quatre heures de la vie d’une femme*, l’individu est livré « à des puissances mystérieuses plus fortes que sa volonté et que son intelligence ». Ainsi les personnages sont-ils en quête de leur propre identité, Friedrich, écrasé par le poids de la figure paternelle, Clarissa, écrasée par la pression de son employeur et le poids du secret, Maria, Léonore, Karl, eux-mêmes perdus dans leurs solitudes affectives. La parole devient libératrice et la crise possibilité de faire bifurquer, basculer le destin des personnages, dans une perspective tout à fait goethienne du « stirb und werde » (meurs et deviens).

Mais Zweig dénonce également la rigueur du conformisme moral de cette société bourgeoise qui empêche le héros de s’épanouir et dans laquelle les femmes sont les premières victimes. En outre les relations entre les personnes se développent comme autant d’affrontements hypocritement courtois mais en réalité implacables. L’autre n’existe que comme l’objet d’un désir, l’enjeu d’une lutte, ici Friedrich contre son propre père.

Caroline Rainette

Légende d'une vie

Stefan Zweig

Traduit & adapté par Caroline Rainette

Lecture publique Avignon Off 2016
Théâtre des Barriques

Création le 5 janvier 2017
Théo Théâtre - Paris

Mis en scène & interprété par
Caroline Rainette & Lennie Coindeaux

Production
Compagnie Étincelle & Compagnie Thylen

Personnages :

Friedrich Franck

Clarissa Von Wengen

On se méprendrait complètement sur le sens et l'intention de cette œuvre si on y voyait une pièce à clé à relier à certaines personnes ou certains événements. Si pour la figure invisible du maître certains éléments biographiques de Friedrich Hebbel, Richard Wagner, Dostoïevski ont pu servir de modèle, les autres personnages ainsi que l'intrigue sont conçus avec la plus totale liberté. Seule une scène du premier acte a été légèrement inspirée par la tragédie de Georges Duhamel, Dans l'ombre des statues, mais nulle part ailleurs la réalité n'a servi de modèle.

Stefan Zweig

ACTE I

Friedrich est assis. Clarissa passe et repasse devant lui, pressée, surchargée de travail.

FRIEDRICH

Tous ces visiteurs, journalistes et photographes... On ne peut pas être tranquille une seconde...

CLARISSA

Il est déjà six heures et demie Friedrich, dépêche-toi. À tout moment il faut s'attendre à voir arriver les premiers invités suffisamment zélés pour venir en avance, et nous ne sommes pas encore prêts. Ta mère veut que tout soit organisé comme du temps de ton père, mais ne veut évidemment pas s'occuper elle-même des détails... Et moi, en tant que dernière secrétaire particulière et biographe de Karl Amadeus Franck, je dois tout vérifier... Évidemment je lui ai fait remarquer que ce n'est pas possible, que c'est totalement incomparable : quand Karl donnait ses conférences, seuls les amis étaient invités, tout le monde se connaissait, c'était une famille, une communauté, un cercle, une confrérie, alors qu'aujourd'hui c'est un micmac, un tourbillon de gens, un cérémonial. Et puis tout est allé trop vite : d'abord la princesse Wittenberg demande à faire lire une de tes œuvres par Grovik, et sans crier gare c'est annoncé dans tous les journaux, une soirée de bienfaisance se tiendra dans la

maison de Karl Franck moyennant l'achat d'un billet d'entrée à 50 marks. Un billet... Absurde cette idée de payer pour entrer... bref nous sommes pris de court, du coup pas de réception, pas de placement, il ne faut surtout pas que les gens aient l'impression d'assister à une soirée privée. D'ailleurs, soit dit en passant, autrefois lors de la lecture d'Endymion il n'y avait pas eu non plus de placement...

FRIEDRICH

Autrefois... Autrefois le monde venait écouter mon père avec foi, moi c'est par pure curiosité malsaine...

CLARISSA

Bref je suis complètement d'accord avec toi : nous ne recevrons aucun invité personnellement, nous saluerons juste peut-être l'un ou l'autre, en passant... Ce n'est pas comme si c'était les amis d'autrefois... Même si certains viendront, ta mère me l'a encore répété : « tant que l'œuvre de Karl est vivante – et elle restera encore bien vivante après nous – cette maison sera un refuge, une communauté ». D'ailleurs je n'ai pas eu le temps de te le dire mais le grand-duc...

Le téléphone sonne. Clarissa décroche. Friedrich sort.

CLARISSA

Allo ?

KLOPFER (off)

Bonjour, Klopfer au téléphone, un vieil ami de ce regretté

Monsieur Karl Franck, critique au journal du soir et correspondant pour la presse étrangère, pourrais-je parler à l'un des organisateurs de la lecture qui a lieu ce soir ?

CLARISSA

Parfaitement. Clarissa von Wengen, secrétaire au service de la maison Franck. Je vous écoute.

KLOPFER (off)

Ah ! Pour ne rien vous cacher j'aurais aimé parler à Madame Franck ou à Friedrich... Mais... en fait c'est bien mieux ainsi... avec vous je peux parler ouvertement, et garder mon pathos pour les journaux... Je suis en train d'écrire un article et j'aurais aimé avoir une petite interview avant la lecture, quelques détails, dates, anecdotes pour ma chronique... quelques notes colorées par-ci par-là voyez-vous... Quatre journaux étrangers m'ont demandé un papier, et tous veulent quelque chose de surprenant... Le mieux serait que je vous pose des questions, comme nous avons l'habitude de faire du temps de Karl !... Mais si vous n'y voyez pas d'inconvénient je parlerai également bien volontiers à Friedrich...

CLARISSA

Je crains de devoir vous en dissuader, cher Monsieur, il est tard et il est un peu nerveux. C'est sa première soirée publique... Je serai probablement plus à même de vous répondre dans un premier temps du moins...

KLOPFER (off)

Bien. Alors tout d'abord cet événement... Qui en a eu l'idée,